

Le corps, porte-parole de l'enfant
et de l'adolescent

Ont collaboré à cet ouvrage

Fanny Béguery
Hervé Bentata
Jean Bergès †
Izabel Dal Pont
Carole Damiani
Dominique Desveaux
Michèle Dokhan
Christian Dubois
Ayala G. Frisch
Josiane Froissart
Marie Gauthier
Souad Hamdani
Marie Jecic
Joseph Jos
Jean-Pierre Lebrun
Charles Melman
Sophie Mendelsohn
Florence Peyrefitte
Anne-Marie Picard
Ariane Reichert
Louis Sciara
Corinne Tyszler

Sous la direction de
Marika Bergès-Bounes
et Jean-Marie Forget

En collaboration avec Sandrine Calmettes-Jean,
Catherine Ferron et Christian Rey

Le corps,
porte-parole de l'enfant
et de l'adolescent

Psychanalyse et clinique

 **ères**

Ouvrage publié avec le soutien
du Conseil régional Midi-Pyrénées.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration de couverture :
La Vierge de Lorette (Madone del Loreto),
Raphaël, vers 1509-1510,
Musée Condé (détail).

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3054-2
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction	
Le corps de l'enfant, le corps de l'adolescent.....	7

UN CORPS « DÉNATURÉ »

Le corps de l'enfant sous toutes ses coutures	
<i>Jean-Marie Forget</i>	11
Le corps de l'enfant, corps parlé, imaginé ou stigmatisé ?	
<i>Jean Bergès</i>	23
Corps de la mère, corps de l'enfant	
<i>Marika Bergès-Bounes</i>	35
La contrainte par corps	
<i>Jean-Pierre Lebrun</i>	43
Le corps-symptôme de l'enfant-objet	
<i>Sophie Mendelsohn</i>	59

LE CORPS *INFANS*

Parler « bêtement » du langage : c'est bête comme chou !	
<i>Christian Dubois</i>	75
Langage et corps : qu'entendons-nous par « retards » de langage ?	
<i>Louis Sciara</i>	91
Le petit Hassan et son gratte-pipi	
<i>Souad Hamdani</i>	107

LE CORPS PARLÉ, LE CORPS PARLANT

L'Autre peut-il me perdre ?	
<i>Dominique Desveaux</i>	123
Prendre <i>sa</i> parole et son corps à la lettre...	
<i>Marie Jejcic</i>	135
Accorps perdus...	
<i>Hervé Bentata</i>	149
Corps de lecteurs : se donner à lire	
<i>Anne-Marie Picard</i>	161
On ne parle pas de psy chez le pédiatre ?	
<i>Florence Peyrefitte</i>	179
Les jeux d'Icare	
<i>Fanny Béguery</i>	195

LE CORPS DE L'AUTISME

Qu'est-ce qu'un corps ?	
<i>Christian Rey</i>	207
Corps al/voir	
<i>Josiane Froissart</i>	217

LE CORPS DE L'ADOLESCENT

L'adolescent au miroir des autres	
<i>Joseph Jos</i>	231
Traitement moderne du corps chez les ados	
<i>Charles Melman</i>	243
Corps adolescent dans le miroir	
<i>Sandrine Calmettes-Jean</i>	251
S'il vous plaît ?	
<i>Corinne Tyszler</i>	269
Le corps comme l'endroit d'une écriture	
<i>Izabel Dal Pont</i>	275
Leila ou le tapis dans la tête	
<i>Catherine Ferron</i>	285

« Entrevoir son désir... »	
Cas d'une adolescente contrariée dans son orientation	
<i>Marie Gauthier</i>	297
Vous avez dit zapping ?	
<i>Michèle Dokhan</i>	311

LE CORPS TRAUMATISÉ

« Porte un bout de mon histoire »	
Une bobine clinique pour un questionnement sur le VIH, dans un service pédiatrique de maladies infectieuses	
<i>Ayala G. Frisch</i>	323
Le corps et ses blessures	
Une vision du quotidien à la Brigade de protection des mineurs	
<i>Ariane Reichert</i>	333
L'enfant victime	
<i>Carole Damiani</i>	345

tère trompeur de ces manifestations de souffrance. Le déchiffrage du symptôme corporel est fondamental pour le clinicien : d'abord pour en identifier la structure et en permettre la résolution ; ensuite pour reconnaître la tentative de l'enfant de faire entendre sa subjectivité dans le « bricolage » par lequel il constitue son symptôme ; enfin pour ménager à l'enfant une place autonome inscrite dans le corps familial.

Cet ouvrage tente d'offrir des outils de compréhension sur des manifestations cliniques du corps qui sont difficiles à décrypter chez l'enfant. Il propose un tour d'horizon de la clinique actuelle par des psychanalystes et des professionnels engagés dans leurs rencontres avec l'enfant et l'adolescent. Il permet d'ajuster leurs questionnements théoriques à la singularité de chacun. Il s'efforce de différencier, dans la constitution du symptôme corporel, la part respective qui revient à l'initiative de l'enfant manifestant sa subjectivité, à la trame familiale dans laquelle il s'inscrit et à l'incidence du discours consumériste actuel.

UN CORPS « DÉNATURÉ »

Jean-Marie Forget

*Le corps de l'enfant
sous toutes ses coutures*

Le corps de l'enfant est initialement plongé dans le discours de désir de ceux qui l'ont conçu, à la place de ce qui ordonne leur lien. Le réel de la vie de l'enfant et ses exigences décalent sans cesse les parents de l'imaginaire dont ils l'ont chargé et les mobilise suivant les marques symboliques de leur identité. C'est cet écart entre les débordements de l'enfant et la trame symbolique dans laquelle il baigne qui découpe progressivement les limites et la géographie de son corps, suivant un littoral qui balise son territoire.

Dans un monde qui manque souvent de repères symboliques fiables, l'enfant est en difficulté pour se faire reconnaître et il a recours à son corps par des manifestations dont les modalités peuvent être inattendues. Les difficultés à aborder ces manifestations justifient notre attention et nous offrent plusieurs enseignements.

Jean-Marie Forget, psychiatre, psychanalyste, membre de l'ALI, Paris.

LE CORPS CHEZ L'ENFANT

L'inscription de l'enfant dans la trame symbolique qui lui préexiste a comme conséquence de « dénaturer » son corps, au prix de l'abstraction du corps de la mère. Une patiente se référait à une telle opération par cette interrogation : « Comment peut-on faire abstraction du corps de sa mère ? » L'inscription de l'enfant dans le symbolique substitue au réel de la présence de la mère les signifiants par lesquels elle l'accueille, dans un temps où l'immaturation des fonctions de l'enfant est pallié par le fonctionnement de la mère. C'est le temps initial de la métaphore. Dans ce domaine, nous sommes sur les traces du travail de Jean Bergès¹, qui développe sous tous les versants possibles comment la mère « tient lieu de fonction » pour supporter l'exubérance du fonctionnement de l'enfant. La mère se substitue par son fonctionnement à l'immaturation des fonctions de l'enfant. Cette présentation de J. Bergès représente les différents versants de la place substitutive de la mère. Si la mère se situe dans le prolongement du corps de l'enfant, l'enfant est le prolongement du corps de celle qui est en proie à cette « maladie physiologique » que D.W. Winnicott nommait « la préoccupation maternelle primaire² ». Elle introduit dans cette suppléance les marques de son inconscient propre et ce qui ordonne les marques de son discours inconscient, qui témoigne du lien sexuel à un homme dont elle a consenti au désir et dont l'enfant est le fruit, le trait signifiant phallique. Cette trame signifiante du désir, ordonnée par le trait phallique, est la toile de fond de l'inscription de l'enfant dans le symbolique, et des coordonnées de sa place ; elle permet à l'enfant de ne pas rester tributaire d'une jouissance Autre dont il serait l'objet, mais de devenir l'acteur de ses fonctions et de son fonctionnement. De ce fait, la consistance de la trame symbolique

1. J. Bergès, *Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse*, Toulouse, érès, 2005.

2. D.W. Winnicott, *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, PBP, 1978.

dans laquelle baigne l'enfant est liée aux modalités par lesquelles la mère, comme femme, s'articule au trait signifiant de la sexualité, ou non.

Dans la substitution par laquelle le fonctionnement maternel répond à l'immaturation des fonctions de l'enfant, la mère introduit son savoir inconscient, ses propres signifiants, dans le babil avec son enfant. Dans l'écart entre le débordement du fonctionnement de l'enfant et sa fonction substitutive, elle lui offre ses signifiants, « dans un forçage symbolique, dans une introduction du symbolique dans la parole », dans une anticipation. Elle réalise ce que le symbolique a d'anticipé. La réponse qui compense l'immaturation de la fonction est ordonnée par des signifiants, par les signifiants de la mère. « La nomination des effets de ce dépassement vient situer dans le symbolique ce dépassement. » J. Bergès souligne l'entrecroisement des hypothèses de la subjectivité de la mère et de l'enfant dans les différents plans de l'oralité, de la motricité, de la pulsion scopique. L'entrecroisement des initiatives de l'enfant et de la mère illustre bien comment la constitution du corps de l'enfant se fait sur une articulation entre eux, où la prématurité de l'enfant se prête à sa perméabilité au symbolique, voire à son intuition de ce même symbolique ³.

LE CORPS DÉNATURÉ

S. Freud a présenté l'inscription de l'enfant dans le symbolique par l'illustration du jeu du *Fort/Da*⁴. Le petit enfant articule une combinaison de phonèmes, du « *fort* », « loin », pour rejeter une bobine de fil qu'il a dans ses mains, du « *da* », « près », pour l'attirer quand elle est au loin ; il utilise cette combinaison à contretemps comme un jeu de signifiants.

3. G. Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Paris, Flammarion, 2007.

4. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1971, p. 87.

Cette articulation témoigne du choix par l'enfant d'une suite de signifiants, et révèle deux versants entremêlés : celui du trait de division de sa subjectivité qui sera cautionné par l'Autre, par l'adulte qui recueille ses balbutiements comme des paroles pleines de sens ; et aussi celui des lettres qui vont être exclues de cette succession de signifiants, comme le met en évidence J. Lacan dans son travail sur la lettre volée⁵.

Du fait de cette inscription dans le symbolique, l'enfant fait l'expérience de ce que l'Autre, le lieu de son adresse, qui substitue ses fonctions au débordement de son fonctionnement, cet Autre est un être de langage, structuré par le signifiant. C'est-à-dire que cet Autre est marqué d'une perte radicale, qui est le signifiant exclu qui lui sert de référence pour ordonner sa parole.

L'enfant en fait l'expérience dans ce que J. Lacan a désigné avec justesse comme « la partialisation des pulsions », pour souligner comment les pulsions de l'enfant, c'est-à-dire tout ce qui va être reconnu par la mère comme des initiatives de l'enfant, se manifeste par les différents orifices de son corps et met à l'épreuve de différentes manières son rapport symbolique à l'Autre. C'est la pulsion motrice qui va animer son corps, la pulsion d'invocation directement articulée à la parole, la pulsion orale, la pulsion scopique, la pulsion anale en jeu dans les apprentissages. Ce sont autant d'orifices différents qui vont se trouver sollicités par les élans de l'enfant et qui vont devenir les balises d'un littoral successivement ou simultanément, comme la bouche pour la pulsion d'invocation et la pulsion orale. Dans ces élans, l'enfant fait l'expérience, comme S. Freud l'a souligné dans « Pulsions et destin des pulsions⁶ », que se déploient dans le rapport à l'Autre ses articulations langagières qui le font passer d'un temps actif à un temps passif et à une

5. J. Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 11-64.

6. S. Freud, « Pulsions et destin des pulsions », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1977, p. 11-44.

articulation pronominale où la prise en compte de la structure de la parole chez l'Autre, celui à qui il s'adresse, le fait découvrir comme une instance, « un nouveau sujet », auquel l'enfant peut s'identifier. Dans ce parcours, la succession des signifiants engagés dans le rapport à l'Autre, conduit à ce que soient exclus du symbolique des éléments qui, comme lettres, vont s'inscrire pour l'enfant au lieu de ces orifices, comme marques de ce qui est la marque symbolique exclue à laquelle il se confronte dans son attente de l'Autre. C'est ainsi que dans cette partialisation pulsionnelle, l'enfant fait l'expérience, par les différents orifices de son corps, de ce qui ordonne la structure symbolique de l'Autre, et il en garde les marques dans les différentes lettres inscrites en ses orifices qui font littoral, comme le souligne J. Lacan⁷, et déterminent ainsi une géographie anatomique du sujet, une anatomie dénaturée, qui est la trame bornée par les lettres de l'objet perdu et vectorisée par le trait de la parole.

C'est dans les parcours pulsionnels et l'évidement des circuits que se détachent des morceaux du corps de l'enfant qui accèdent au statut de représenter l'objet perdu, comme objets *a*, et que sont la voix, le regard, l'équilibre⁸, le sein et les fécès.

On peut noter en complément de ces remarques sur la dénaturation du corps que le passage d'une pulsion à une autre, comme J. Lacan le souligne, se fait par une inversion des demandes, et non par un processus du développement, comme on le présente souvent. L'enfant fait l'expérience de différents versants de son rapport à la structure langagière de l'Autre, de différents versants de la demande de l'Autre. C'est d'abord dans la pulsion d'invocation et la pulsion orale, l'ébauche de la parole et de la demande à partir des signifiants de l'Autre où

7. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVIII (1970-1971), *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, inédit.

8. J.-M. Forget, « L'hyperactivité, le mouvement et la gravité comme objet *a* », dans M. Bergès-Bounes et J.-M. Forget (sous la direction de), *L'enfant insupportable*, Toulouse, érès, 2010.

la mère se substitue à l'enfant par sa fonction, comme nous l'avons vu précédemment, puis c'est dans une inversion d'adresse, par la demande venant de l'Autre, que l'enfant éprouve les exigences de la mère dans les apprentissages ; avant de mettre à l'épreuve la consistance de sa propre parole dans une « demande à » l'Autre, où l'ensemble des signifiants à sa disposition ne peut lui permettre de désigner l'objet de son désir, puisque manque le signifiant représentant l'objet du désir de l'Autre, qu'il a renoncé à vouloir être, du fait de parler, et qui est refoulé ; ce manque de signifiant pour désigner l'objet de son désir contraint l'enfant à en inclure une représentation imaginaire dans le scénario d'un fantasme.

LE CORPS EN ADRESSE

Comment l'enfant mobilise-t-il ce corps dénaturé pour rendre compte de sa souffrance ? Ce peut être en recherchant chez l'Autre, par le biais d'un champ pulsionnel, le signifiant qui le structure par sa parole.

L'exemple de Sonia l'illustre bien. Âgée de 3 ans lors de notre rencontre, cette petite fille était arrivée chez ses parents six mois auparavant, venant d'un orphelinat d'un pays de l'Est. La difficulté qu'ils rencontraient était qu'elle ne parlait pas depuis son arrivée. Son mutisme les inquiétait à juste titre, comme il inquiétait leurs interlocuteurs dans les lieux de consultations. On craignait qu'il puisse s'agir d'une enfant autiste.

Quand je rencontre Sonia, le contact est tout autre. Son regard est dans l'adresse, et me sollicite. Elle est très instable dans les premiers entretiens en présence des parents, et cherche d'emblée à sortir de mon bureau, à se soustraire à mon attention. Si je peux assez rapidement la voir seule, je reste surpris de son instabilité qui reste identique. Des élans soudains ponctuent des moments de prostration, plus préoccupants, où elle reste figée au coin de la porte de mon bureau. À défaut de parler, elle crie, quand elle sort de sa prostration, ou quand je

la rattrape dans ses fugues, quand je la sollicite pour jouer. Ces moments de replis sur soi s'accompagnent de regards révoltés, d'obnubilations sur sa main en extension, qui m'inquiètent. La sollicitation de son regard reste pour moi un fil conducteur.

Les limites que j'apporte à son mouvement brownien dans le bureau m'amènent à ponctuer les temps et les lieux de « non » impératifs associés à une prise en main de son corps. Ce sont des moments qu'elle recherche peu à peu pour eux-mêmes, moins pour les limites qu'ils réitérent que parce que ces « non » sont des signifiants mis en acte, de mon fait, comme des traits de mes propres limites, comme des traits de vérité. Car si je m'efforce, par ailleurs, de la mobiliser dans le jeu, c'est que je suppose que mes propos, énoncés dans une langue qui lui est étrangère, ne peuvent que reproduire pour elle les conditions d'un refoulement de la langue maternelle, et, qui plus est, risquent de confondre l'énonciation et l'apprentissage.

L'élément qui intéresse Sonia dans mes initiatives tient à tout ce qui relève de l'équilibre, où l'invisible qui touche à l'équilibre suscite son intérêt. Je lui envoie des couvercles de boîtes de pâte à modeler que je fais rouler sur le sol, en équilibre, ou je les fais tourner en toupie. Elle se réjouit de la chute des édifices que je constitue de cubes accumulés. Tout ce qui témoigne de la permanence de l'objet la surprend et la réjouit. Elle éclate de rire quand je laisse virevolter une feuille de papier blanc de la hauteur de mon bras tendu. J'en viens à me saisir d'un phonème « a » qu'elle a prononcé quand j'ai replacé la feuille dans cette position haute, et j'exige d'elle qu'elle le reprenne à son compte pour que je lâche la feuille. Dans les déplacements rapides de Sonia dans la pièce, j'en viens à la porter par moments, lui faisant faire « l'avion » ou « l'oiseau » ; je n'arrive pas à saisir le sens précis qu'elle rapporte à ce jeu. Mais ces mouvements me semblent reprendre la mise en scène de son propre parcours par-dessus les frontières. Difficile d'en dire grand-chose, et le peu que je dis reste sans écho. Par contre, dans ces déplacements dans mes bras, je nomme les lieux, les étapes, le « divan », la « table » (petite table d'écriture pour les enfants), la « chaise », le « fauteuil ». Un jour, je suis

surpris de l'entendre se saisir, à sa manière, de ces phonèmes : le divan devient « dida », la table « pas-te ». Elle s'en sert pour commander le parcours, avec autorité. Le plaisir que j'ai de l'entendre se lancer ainsi participe sans doute de sa joie ludique. Puis Sonia met un malin plaisir à nommer un lieu, dès que nous venons de le quitter, sur son commandement. Elle se réjouit de ma surprise à suivre les aléas de ses « demandes ». Puis elle jouit de manier ces commandements, sans cesse, à contre-temps, ce qui me fait jouer un vrai désarroi d'assujetti.

Sonia a pu développer ainsi, dans ce que j'avais perçu comme une adresse à partir du débordement fonctionnel de sa motricité, un frayage dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle, dans sa langue d'adoption, avec un décalage de temps qui tient compte de son arrivée en France. C'est sa manière singulière de traiter son rapport au réel, alors que son émigration forcée l'avait privée de l'usage du rapport qu'elle avait déjà entrepris dans sa langue maternelle. Cette avancée s'est accompagnée d'une levée du mutisme dans sa famille et du développement progressif d'une syntaxe familiale dont je me tiens volontiers exclu, trop content de constater comment Sonia se fait comprendre de ses parents, dans un code qui leur est propre. On voit bien comment la pulsion motrice était vecteur de son adresse, dans le réel, pour chercher chez l'Autre une décomplétude à laquelle s'articuler. J'ai déjà pu montrer que l'hyperactivité consiste en des passages à l'acte réitérés où l'enfant s'éjecte de manière répétée d'une position insupportable où il est l'objet réel de l'Autre comme nous incite à le penser le travail de M. Czermak ⁹.

LE CORPS EN QUÊTE D'INTERDIT

L'enfant peut aussi mobiliser la dénaturation de son corps pour chercher chez le parent, comme Autre, les repères symboliques qui assurent sa parole et pour assurer la vectorisation de

9. *Ibid.*

son identité sexuée. Un père me prend à témoin du comportement inexplicable de son fils, âgé de 5 ans, qui récemment s'est mis à uriner dans le salon. En fait, les jours précédents, le père, un cinéaste très apprécié, avait été convié hors de France pour une remise de décoration où il lui avait semblé nécessaire d'emmener son fils pour lui faire partager sa satisfaction. Ce projet avait nécessité que ce jeune garçon manque l'école un vendredi après-midi. Ce qui aurait pu s'entendre comme une situation exceptionnelle, a été perçu par l'enfant, du fait des exigences symboliques qu'il quêtait sans cesse, comme l'attribution d'un passe-droit. Il a ainsi affiché et mis en scène dans la transgression qu'« il ne se sentait plus pisser », dans la quête d'une sanction qui rétablisse la légitimité d'un père.

LE CORPS DANS LE TRANSFERT

Quand l'enfant fait appel à son corps pour provoquer le trait signifiant de la parole de l'autre par le champ pulsionnel, il mobilise le psychanalyste d'une manière éprouvante car il le mobilise dans l'articulation des différents registres : du réel, comme nous l'avons vu dans la motricité ; de l'imaginaire dans la mise en scène pour obtenir du symbolique une décomplétude où frayer sa place. Il le mobilise dans l'articulation de la pulsion concernée et de la parole, dans la recherche d'une intrication pulsionnelle.

Si c'est la pulsion motrice de l'enfant, le psychanalyste est mobilisé par le débordement fonctionnel dans l'articulation entre le lieu de son propre équilibre et ses bras pour permettre à l'enfant de faire l'expérience de ce même équilibre. Il est du coup mobilisé entre le lieu de son équilibre et ses membres, dans une traversée de son corps qui mobilise ce qui sert d'axe à son corps et qui est le vecteur de la parole.

Si c'est la pulsion scopique, le psychanalyste est amené à entendre ce qui lui est donné à voir dans la scène de la transgression. Là encore, son corps est traversé par cette articulation pulsionnelle entre ce qu'il voit, qui est à lire et à entendre. C'est

ce qui le divise par sa parole et ce qui ordonne son corps qui va servir d'adresse pour l'enfant.

Si c'est la pulsion d'invocation qui est en jeu, dans le cri de l'angoisse, c'est dans l'articulation de son oreille à sa parole que le psychanalyste est mobilisé. Le cri qu'il entend peut se mettre en parole dans la prise en compte de l'appel – et nous retrouvons là ce que J. Bergès mettait merveilleusement en évidence dans son travail sur le transitivisme¹⁰. Là encore, le passage d'un orifice à l'autre, de l'oreille à la bouche, l'éprouve dans sa structure d'être de parole et dans l'intrication de la pulsion d'invocation à la parole, suivant ce qui anime son corps dénaturé.

L'INSOMNIE ET LE CORPS SANS REPOS

Un père m'amenait son fils parce qu'il était d'une tristesse préoccupante et qu'il n'arrivait plus à dormir. Le père présentait le divorce d'avec la mère de son fils comme une réussite, en ce sens que les parents gardaient entre eux des relations cordiales, et qu'ils ajustaient régulièrement les conditions de la garde partagée. Ainsi, à la demande de leur fils, les séjours hebdomadaires chez l'un et chez l'autre avaient successivement débuté le vendredi puis le samedi, et récemment ce jeune enfant avait proposé le dimanche car il avait calculé que le soir d'articulation entre les semaines aurait correspondu alors avec un moment de disponibilité de chacun des deux parents. Il aurait pu profiter d'un temps partagé avec ses deux parents réunis. Outre le fait que se serait alors réalisé son vœu le plus cher de les rassembler, la coopération des parents mettait l'enfant en position de décider à leur place. L'envers de cette stratégie était que sa place symbolique était éminemment précaire, puisqu'elle n'était pas fixée par les parents dans un arbitraire convenu entre eux. Ce défaut d'assurance symbolique le privait de repères pour traiter

10. J. Bergès, G. Balbo, *Jeu des places de la mère et de l'enfant. Essai sur le transitivisme* (1998), Toulouse, érès, 2010.